

Mémoires posthumes d'une enseignante

Emanuella Feix

Number 168-169, Winter 2021

Depuis la crise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95498ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Feix, E. (2021). Mémoires posthumes d'une enseignante. *Moebius*, (168-169), 163-180.

Mémoires posthumes d'une enseignante

Emanuella Feix

*Au ver qui le premier a rongé la
viande froide de mon cadavre,
je dédie ces mémoires posthumes.*

J.M. MACHADO DE ASSIS

I. La mort de l'autrice

Je me suis demandé pendant quelque temps si j'allais amorcer ces mémoires par le commencement ou par la fin, c'est-à-dire en parlant d'abord de ma naissance ou de ma mort. L'usage courant est de commencer par la naissance, mais deux considérations m'ont fait adopter une autre méthode : la première, c'est que je ne suis pas à proprement parler une autrice défunte mais une défunte autrice, pour qui la tombe a été un autre berceau ; la seconde, c'est que j'ai pensé que cet écrit en serait ainsi plus original et plus galant.

C'est le dernier samedi du mois de juillet 2020 que je suis décédée, à 14 h 18, à l'hôpital Ronaldo Gazzola, quartier d'Acari, ville de Rio de Janeiro. J'avais trente-deux ans ; j'étais la 1 544^e victime de la COVID-19 ce jour-là et la 89 833^e depuis le début de la pandémie au Brésil. Enseignante de portugais au primaire et au secondaire, j'avais environ

300 élèves. Si j'affirme pourtant que ma mort a été causée moins par cette maladie que par le système d'éducation, vous ne me croirez pas, quoique ce soit la vérité pure. Je vais l'exposer en connaissance de cause. Mais, pour ne pas rendre cette introduction trop fatigante, passons d'abord aux péripéties d'une rentrée scolaire.

II. Les péripéties d'une rentrée scolaire

Même après dix ans d'exercice en tant qu'enseignante pour la commission scolaire des villes de Rio de Janeiro et de Duque de Caxias, la rentrée scolaire suscitait encore chez moi de nombreux et contradictoires sentiments qui se confondaient, entre l'enthousiasme d'entamer un nouveau projet politico-pédagogique et les frustrations, toujours les mêmes, qui succédaient à cette passion initiale.

Le 2 mars à 6 h 45, j'étais assise dans la salle des enseignants. Les échos des cris poussés par les élèves dans la cour, le soleil brûlant, l'arôme du café frais et la voix de mes collègues qui se saluaient en même temps qu'ils se plaignaient de la chaleur de 32 °C, tout cela inondait la pièce tandis que je demeurais assise, en tenant trois gros dossiers contre ma poitrine.

Ma raison de tenir fermement ces dossiers ne portait qu'un nom : Oswaldo, qui enseignait l'histoire depuis la lointaine époque de la province de Guanabara. C'est-à-dire, s'il n'avait pas son diplôme, il pouvait quand même arborer le titre d'historien. Mais, pour des raisons obscures, et malgré son statut doublement légitimé – par la vie et par l'académie –, il avait fini par croire que le nazisme était un

mouvement communiste, que la dictature militaire avait été pacifique et que les enseignants étaient tous paresseux et parasites.

Les disputes entre Oswaldo et les autres enseignants étaient fréquentes, et je ne faisais pas exception. J'avais été la vedette d'une célèbre querelle trois ans auparavant, dont la phrase « Monsieur Oswaldo, respectueusement, je vous prie d'aller vous faire foutre » résonnait toujours dans son dos, reprise par tous les autres collègues.

Mais revenons au matin du 2 mars et à sa chaleur de 34 °C – il faisait tellement chaud que l'on avait déjà gagné 2 °C depuis le début de ce chapitre. Après mon retour de vacances et du carnaval, j'ai préféré tenir le dossier contre ma poitrine pour ne pas courir le risque d'occasionner une discussion au sujet de mon matériel didactique, qu'Oswaldo qualifiait d'« espèce de lavage de cerveau » dont l'unique but serait d'endoctriner les enfants afin qu'ils deviennent socialistes. Mais ce matin-là, Oswaldo ne semblait préoccupé que par la maladie chinoise contre laquelle notre pays chrétien et décent était immunisé.

Le mélange de sentiments contradictoires s'intensifiait depuis le matin et au fur et à mesure que les heures avançaient. Depuis dix ans, chaque début de cours était comme une grande découverte inattendue : on se plaignait de la chaleur, de l'absence de ventilateurs, de la salle incapable d'accueillir une cinquantaine d'élèves, comme si l'on vivait tout cela pour la première fois. Ensuite, je priais les jeunes de ne pas déchirer les textes, en ajoutant que j'avais payé les photocopies de ma propre poche ; je regardais Rebecca embrasser passionnément Igor, assise sur ses cuisses, tandis que de l'autre côté Alex et Rodrigo jouaient au foot et blessaient accidentellement Rachel à la tête. En deux

minutes, Rachel ne pleurait plus, Rebecca était de retour sur sa chaise, puis éclatait une crise de rires collectifs parce que Daniel avait pété et que ça sentait la feijoada, mais j'étais incapable de reconnaître ce merveilleux parfum, car je me tenais près de la porte avec Jennifer, Caroline et Myriam, qui me montraient la nouvelle chorégraphie de *Sweet Dreams* en version funk.

Entre des événements similaires et prévisibles, on parvenait cependant à discuter des paroles et des aspects formels des sambas-enredo, particulièrement celui de l'école de samba Mangueira, qui avait apporté au défilé un Jésus noir sur la croix. Cette attitude irrespectueuse et inacceptable – montrer un Jésus qui ne correspond pas à sa vraie, légitime et blonde image, un blasphème évident – avait soulevé un intense débat médiatique. Les ados prenaient parti, certains pour et d'autres contre Mangueira ; on parlait de poétique, de colonialisme et de racisme systémique en même temps que l'on tapait sur la table au rythme du samba. Tâche accomplie. Le petista Paulo Freire en serait fier.

III. L'ubiquité de saint Antoine de Sainte-Anne Galvão

Peut-être savez-vous déjà que les enseignants accumulent plusieurs talents, mais je vous avoue ne m'être jamais imaginé qu'ils devaient aussi posséder le même don d'ubiquité que saint Antoine de Sainte-Anne Galvão, qualité essentielle pour celles et ceux qui, afin d'accomplir leur charge horaire hebdomadaire, ont besoin de travailler dans trois, quatre ou même cinq écoles – évidemment distantes les unes des autres et reliées par l'itinéraire le plus embouteillé. L'ubiquité, c'est le miracle de finir un cours à 11 h 50 dans

une école à Duque de Caxias et d'être présent à 13 h pour un cours dans la zone ouest d'une autre ville. Ce miracle n'est pas nécessairement encouragé par des convictions religieuses, mais souvent par un besoin matériel, qui nous amène un peu plus vite à la condition dans laquelle je me trouve en ce moment. Bon... tout cela pour vous raconter que, quelques instants après être sortie du cours à Xerém, je me rendais, essoufflée, affamée et en nage, au Jabour.

IV. « Nous sommes la poubelle de cette ville ! »

Quelques jours plus tard, la maladie chinoise, que l'on évoquait plutôt de façon moqueuse en affirmant que notre nation chrétienne et décente était immunisée contre ses ravages, a commencé à susciter de petits signes d'alerte avec les premiers cas de transmission communautaire.

Dans l'un de mes cours, Jonathan a affirmé que la COVID-19 était une maladie de riches et qu'il n'y avait pas à s'inquiéter pour ceux qui habitaient Jabour, quartier si lointain que même le virus ne s'y rendrait pas. On a pu sentir un grand malaise envahir la classe lorsque Camila lui a répondu, sur un ton prophétique : « Mais non, le problème, c'est que nous sommes toujours la poubelle de cette ville et, lorsque le virus sera apporté ici, il sera oublié. »

J'ai été étonnée de la capacité de Camila à plonger quarante-six adolescents dans un silence inédit, de son éloquence et de la cohérence de ses arguments. Jonathan, en colère, lui a rappelé que toutes les vingt-trois minutes, une jeune personne noire mourait de mort violente au Brésil et que, rien qu'à Rio, plus de 5 000 personnes avaient

été assassinées l'année passée, lui demandant si le virus avait une quelconque chance de rivaliser avec le racisme national.

J'avais déjà abandonné l'idée de présenter les règles de grammaire entourant les propositions subordonnées afin de permettre le développement spontané d'une dialectique qui s'appuyait surtout sur des chiffres et des gestes. Je regardais la fenêtre, perdue dans mes pensées, sans savoir avec qui j'étais d'accord.

Après un instant de distraction, j'ai entendu Camila raconter que sa grand-mère travaillait en tant que domestique chez une famille qui, en rentrant de vacances en Italie, avait rapporté le virus comme souvenir de voyage. La famille, très consciente de ses responsabilités sociales, avait décidé de se mettre en quarantaine dans son modeste appartement de 5 000 pieds carrés, à Barra da Tijuca; l'employée n'avait qu'à veiller à ce que restent propres les vêtements, le linge de table et de bain, la literie, la vaisselle, les meubles, les ours en peluche, la bibliothèque, la piscine, le sauna et le petit gym, et à préparer la nourriture. En guise de reconnaissance pour ces infimes tâches, la famille avait eu l'immense générosité d'offrir à la dame d'emporter les restes de leurs repas durant leurs jours de confinement: après tout, on la considérait presque comme faisant partie de la famille.

Camila a demandé à Jonathan combien de personnes la grand-mère à elle seule pourrait contaminer durant son trajet de bus, deux heures et demie pour aller de Jabour à Barra da Tijuca, puis deux heures et demie au retour. Une fois contaminés, combien de ces gens seraient en mesure de se mettre en quarantaine? Et de quelle couleur serait la peau de ces personnes?

Jonathan a poussé un soupir, hoché la tête et chuchoté :
« Ouais, merde. »

La sonnette indiquant la fin du cours a retenti.

V. La surprise

Cet intérêt pour les enjeux de la COVID-19 n'était pas présent partout : malgré l'intense couverture médiatique autour des décès et du confinement en Europe, on avait l'impression que cette réalité restait très éloignée du Brésil. Si Oswaldo croyait que le pays était immunisé contre les attaques du « communa-virus chinois », les autres, disons moins sceptiques, gardaient quand même certaines réserves par rapport aux risques réels liés à ce virus, qui ne semblait pas présenter un potentiel mortel.

Nous étions tous les six assis au bar du Gerson à Lapa, comme chaque jeudi : Thiago, mon ami d'enfance, professeur au département de géographie de l'université fédérale ; Aurora, sa copine, enseignante en littérature, qui était en arrêt de travail depuis trois ans, après qu'une de ses élèves soit morte en pleine classe, victime d'une balle perdue tirée par un policier près de l'école ; Allan, mon frère, enseignant en philosophie dans trois écoles privées et guitariste dans un groupe de heavy metal ; Rita, une artisane demeurant à deux pas du Gerson (elle n'avait aucun autre lien avec nous, mais elle était toujours au bar – un jour, elle nous avait demandé si elle pouvait s'asseoir à notre table) ; et Maria, qui, après huit ans à enseigner la chimie au secondaire, avait décidé de tout abandonner pour devenir photographe de bébés déguisés en elfes.

Nous discutons des souffrances causées par le système d'éducation: Thiago affirmait que dans sa position, il n'y avait ni l'espace ni le temps pour les plaintes du quotidien, pendant que Maria et Allan roulaient des yeux. Aurora rigolait de la façon dont il était devenu snob après le doctorat et Rita parlait de la critique que faisait Audre Lorde de l'académie essentiellement masculine et blanche dont Thiago était complice, lorsqu'un texto fit sonner trois cellulaires: les autorités annonçaient du jour au lendemain la fermeture des écoles.

Je promenai mon regard sur le trottoir rempli de gens avant de fixer les yeux sur mes amis, tous perplexes. C'était drôle de parler travail alors que la Terre semblait peu à peu s'arrêter de tourner. Abattus, nous restâmes jusqu'à tard au Gerson.

VI. Des vacances inattendues et un sentiment de vide

Le conflit intérieur suscité par mon rôle dans le domaine de l'éducation m'accompagnait en tout temps. Chaque jour, après dix heures de travail, après la chaleur, après avoir survécu à plus d'une centaine d'adolescents en pleine ébullition hormonale, sans matériel, sans ventilateurs et souvent sans eau, après la peur constante de traverser la ville toujours si violente, après avoir vu des porcs partager la boue avec des gens, je retournais chez moi en sueur, épuisée, démotivée et sans espoir en l'avenir, avec le désir d'aller frapper à la porte de Maria pour lui demander si, par hasard, elle aurait besoin d'une assistante pour ses photographies elfiques. Chaque fois que les élèves disaient que mes cours les aidaient à changer leur regard sur la vie et à mieux

l'interpréter, un mélange de fierté et de vanité prenait le dessus (particulièrement quand je recevais des lettres, que je publiais sur les réseaux sociaux). Ces compliments me possédaient de telle façon que je me mettais à croire que mon rôle était plus une mission qu'une profession – d'ailleurs très mal payée.

L'enseignant, cher lecteur, est surtout un grand cultivateur. Nous passons toute notre vie à croire que nous cultivons des cœurs et des âmes, que nous contribuons à ce que l'éducation soit une pratique émancipatrice, et lorsque le baiser de la mort nous accueille, nous apprenons que les plus grands fruits de notre récolte sont les ulcères, les migraines et les lésions des cordes vocales.

Dans cet esprit presque prosélyte, j'hésitais entre profiter de ces vacances inattendues pour avancer la planification de mes cours et reprendre les lectures laissées de côté. Le troisième jour, j'ai constaté que ce choix m'effrayait, que celui-ci faisait peser un poids énorme sur mes épaules, puisqu'il ne s'agissait pas vraiment d'un choix, mais plutôt d'un douce far niente imposé. Lundi est arrivé, puis mardi et mercredi, et j'avais toujours l'impression de vivre de répétitifs dimanches gaspillés devant un écran : si je consacrais environ deux heures de ma journée à la littérature, je dédiais les cinq ou six heures suivantes à regarder des stories sur Instagram, où tout le monde, à sa façon, semblait désespérément compter les jours jusqu'à la fin du confinement – sauf Thiago, qui publiait régulièrement des photos prises devant sa bibliothèque et avec une tasse de café, dans le but d'informer ses 98 abonnés du fait que le confinement était assez facile pour les membres érudits du milieu universitaire, déjà habitués à l'introspection et à la solitude propres aux intellectuels.

Entre les stories et les assommantes rencontres virtuelles, les débats sur la santé publique commençaient à prendre plus de place à cette nouvelle table de bar. Au-delà des dichotomies classiques de Rio, comme Vasco et Flamengo, Zona Sul et Le Reste, milícia et tráfico, Saara et Mercadão, il y avait désormais des Cariocas qui croyaient fermement à l'importance d'un système de santé public et universel, et d'autres qui défendaient sa privatisation pour diminuer la charge fiscale, en faisant écho aux paroles du président qui se défendait d'être un croque-mort, déclarant que tout le monde allait mourir un jour, alors tant pis.

Pendant que je masquais les notifications que je recevais sur mon cellulaire ou effaçais les spams de ma boîte courriel, Camila revenait souvent dans mes pensées : la première victime confirmée était une femme déjà âgée, employée domestique chez une famille à Barra da Tijuca. Contrairement à ses patrons qui avaient rapporté le virus d'Italie, la femme n'avait pas pu se reposer ni rester confinée. Le nombre de victimes augmentait chaque jour et, avec les angoisses existentielles de l'inévitable confrontation à soi-même, on faisait aussi face à la peur, à la colère et à la solitude que le bar virtuel ne parvenait pas à combler.

VII. Noblesse oblige ou un petit saut dans le temps...

Je serais évidemment capable de décrire avec plus de précision les jours qui se sont succédé pendant ces vacances anticipées, mais la répétition de ces activités quotidiennes vous fatiguerait, étant donné que vous-mêmes les avez sans doute vécues.

Afin d'éviter la fatigue et – dois-je l'admettre? – de respecter la limite de mots imposée par cette revue, je me permettrai de faire un petit saut dans le temps...

VIII. ... jusqu'ici

Quelques semaines plus tard, les prévisions concernant la pandémie n'étaient pas des plus optimistes. À l'instar de la fermeture des écoles, la prolongation du confinement a été communiquée à la dernière minute, avec une nouveauté: les cours seraient repris en ligne.

Chaque école était libre de décider de la méthodologie, du contenu et des évaluations. Afin d'éviter les querelles intestines, les directeurs ont décidé de déléguer cette autonomie aux enseignants, de telle sorte que la première loi était: il n'y a pas de lois.

Pas de lois, mais quand même une petite recommandation: puisque la plupart des enseignants et des élèves ne possédaient pas chez eux d'ordinateur ni de connexion Internet à haute vitesse, l'idéal serait de poursuivre les cours sur une plateforme compatible avec n'importe quel téléphone datant du siècle passé. C'est sur WhatsApp que j'ai commencé cette toute nouvelle rentrée: sept groupes de discussion, un pour chaque classe, et dix autres pour les enseignants.

Comme vous le devinerez peut-être, il était impossible de créer une interaction sincère dans chaque cours, de savoir si les messages étaient lus et écoutés dans l'immense chaos d'emojis, de gifs et de memes. Même avec tous ces beaux outils disponibles, personne ne savait quoi faire pour que les cours trouvent un minimum de cohérence.

J'ai pu constater la justesse des sages paroles prononcées par mon père, Joaquim Maria, à mes vingt et un ans : « Tu verras qu'il y aura des circonstances dans la vie professionnelle, ma chère fille, qui nous obligent à faire semblant de travailler pendant que ceux qui nous supervisent font de même. »

IX. Temps de ukulélé et de culpabilité

La façon dont j'ai fini par optimiser le temps des cours aurait désolé les moralistes : en quelques jours, j'avais découvert sur YouTube comment régler le problème de ma douche, teint la moitié de mes cheveux avec du bleu de méthylène, téléchargé une application de workout et appris à jouer quelques chansons sur un ukulélé acheté en ligne avec un faux nom afin d'apaiser ma culpabilité de me l'être procuré sur le site Web du gars le plus riche au monde.

Les sages paroles de mon père n'étaient malheureusement pas très efficaces pour soulager ma culpabilité de contribuer, par l'achat d'un ukulélé, à l'élargissement du fossé social : je conservais l'impression d'avoir abandonné mes élèves à leur sort, eux qui parfois m'envoyaient des messages pour m'informer du fait qu'ils avaient écouté l'un de mes cours, tandis que moi j'apprenais à jouer la version samba de *Don't Worry, Be Happy*.

X. La fin de la culpabilité

Quoi qu'il en soit, ce sentiment disparut rapidement quand le gouvernement annonça le partenariat avec une

entreprise multinationale, dans le but de standardiser la méthodologie d'enseignement avec une plateforme d'éducation en ligne.

XI. De mal en pis

Sans formation, sans préavis et sans directives, le travail semblait simple : on devait enregistrer des vidéos et les rendre disponibles sur cette plateforme. Pour ceux qui possédaient une caméra, un microphone, un ordinateur et une maîtrise minimale des outils numériques pour produire et télécharger des vidéos, l'enregistrement et l'édition d'un cours de cinquante minutes prenaient un peu plus de trois heures, si les conditions d'accès à Internet étaient favorables, mais c'était sans compter la préparation du contenu et la participation aux clavardages. Tant pis pour les élèves et pour la plupart des enseignants qui ne possédaient pas ces ressources, du moment que le partenariat public-privé était maintenu.

Effondrée sur le canapé du salon, je regardais mon bureau improvisé sur la moitié de la table à manger, en essayant de trouver le courage de me lever. Les murs blancs me paraissaient jour après jour plus attrayants, comme un énorme écran sur lequel était projetée en slow motion la lumière dansante du soleil, qui passait à l'orange avant de céder à l'ombre. Si, d'abord, toutes les activités aléatoires d'autrefois m'attiraient et prenaient la place du travail, une sensation d'anesthésie finit par s'emparer de moi.

Sur WhatsApp, les enseignants tentaient de s'entraider avec des astuces ou en partageant des crises de larmes

collectives. Tout le monde se plaignait de sa tristesse, de son manque d'énergie, de concentration et d'intérêt. La préoccupation, la torpeur, la peur et l'épuisement étaient le nouvel ordre du jour. Submergés dans cette sorte de dépression communautaire, certains mettaient en cause l'absence de soleil, d'autres la baisse de production d'endorphines ; pour le visionnaire Oswaldo, cet état était plutôt dû au manque de discipline militaire et à la faiblesse d'une génération qui n'avait vécu aucun vrai problème.

XII. « Est-ce que ce mec a par hasard vécu à Rio ? »

De petites bouffées de motivation m'arrivaient de temps en temps avec une telle force que je parvenais enfin à m'asseoir devant l'ordinateur, à lire l'actualité, à m'investir dans deux ou trois disputes sur Facebook et à jeter un coup d'œil sur la plateforme d'enseignement. Dans chaque classe, trois ou quatre élèves posaient une variété de questions, allant de « Quel est le roman qui marque le début du réalisme brésilien ? » à « Comment savoir si je suis enceinte ? ».

Vers la fin mai, le clavardage de l'école au Jabour, plus que les autres, débordait de messages. Tout avait commencé quand Anderson avait invité ses camarades à une manifestation contre le meurtre de George Floyd. Jonathan, toujours très questionneur, lui avait demandé de lui expliquer pourquoi il n'avait pas été aussi sensible à la mort de João Pedro, un garçon de quinze ans assassiné dans sa propre maison par la police, une semaine avant Floyd. La discussion avait duré plus de deux heures et avait étonnamment attiré des dizaines d'élèves.

Transportée par cette participation record aux échanges, mais aussi par l'occasion d'enrichir le débat et de démontrer la portée de mon intellect, je leur mentionnai un sociologue français qui avait interrogé le système de violence symbolique et mis au jour la manière dont la police, en tant que représentante de l'État, articulait ces violences contre les populations pauvres. Jonathan rétorqua : « Ouais, mais est-ce que ce mec a par hasard vécu à Rio ? Alors, excusez-moi. » Puis il conclut son intervention en proposant d'organiser une manifestation pour la vie des gens des favelas.

Prise entre la gêne et la fierté, je n'avais plus qu'à partager l'événement coordonné par les adolescents, qui devait avoir lieu la semaine suivante.

XIII. La maladie

Tandis que je me préparais à faire une exception au confinement en allant à la manifestation pour soutenir une cause légitime, je fus prise d'un énorme malaise : douleur partout, toux sèche et un peu de fièvre.

J'essayai de ne pas trop m'inquiéter. Le mois de juin est typiquement froid et la plupart des Cariocas souffrent beaucoup des baisses de température qui les obligent à porter des gants, des foulards, de gros manteaux, des bérets, dans une mise en scène qui comprend souvent des verres de vin rouge et de la raclette. Je savais que mes symptômes n'étaient peut-être que ceux d'un rhume banal dans une période où nos corps, peu habitués aux glaciaux 20 °C, sont plus vulnérables. Mieux valait éviter les hôpitaux.

XIV. La réinvention de l'éducation

Mes symptômes initiaux s'intensifiaient, mais je feignais de ne rien avoir, espérant me guérir par la force de mes pensées positives. Pour booster un peu mon énergie, je m'inscrivis au webinaire « La réinvention de l'éducation », qui portait sur les façons de s'approprier les technologies pour rendre les contenus plus pertinents et intéressants aux yeux de toute la communauté scolaire, par un enseignement qui favoriserait la créativité numérique et le dialogue.

Entre les quintes de toux qui me paraissaient sans fin, je parvenais à distinguer quelques mots parmi les paroles de l'oratrice, qui lisait une longue présentation autour de l'épistémologie steinerienne. Quand par chance je parvenais à inspirer des portions plus généreuses d'air, j'en profitais pour réduire la fenêtre du webinaire et effectuer quelques recherches sur les smoothies immunisants, les huiles essentielles et surtout l'hydroxychloroquine.

Aucun emplâtre, toutefois, ne pouvait m'offrir de miracle.

XV. « Là, à Acari »

J'avais aussi perdu le goût et l'odorat, ce qui représentait bien la vie pandémique. Les difficultés respiratoires arrivèrent peu à peu, comme un samba qui s'ouvre lentement sur les accords de la guitare et du cavaquinho, et s'achève en apothéose avec le surdo, le pandeiro et le tambourin.

Je peinais à respirer. Chaque respiration était si épuisante qu'elle me semblait être la dernière. Et d'une certaine façon, dans mes rêveries, je souhaitais qu'elle le soit.

Contre mon gré, Allan m'amena à l'hôpital. Dans la voiture, la radio annonçait presque 90 000 décès dus à la COVID-19 en quatre mois au pays. Le trajet vers Acari avait l'air d'un film vu depuis la fenêtre de la voiture. Je n'avais pas remarqué auparavant les couleurs de la ville. Tout était d'une teinte pastel couverte d'une pellicule grise, ce qui créait une couleur dont je venais d'inventer le nom : abandon. Peut-être une nouvelle tendance. Pantone color of the year : carioca abandon. Je voulus rire, mais l'air me manquait.

On passa aux côtés de la Feira de Acari. Casseroles, appareils photo, radios portables, meubles rembourrés, poulets vivants, disques en vinyle, appareils ménagers et vêtements : ce paysage m'apporta une sorte de réconfort, de tendresse. Quel sacré bordel de ville ! En souriant légèrement, je pensai à la chanson *Feira de Acari*. Je pourrais en explorer les paroles dans mes prochains cours, lorsque j'irais mieux ; on réfléchirait alors aux rimes riches de cette drôle de chanson.

À l'hôpital, après quelques dépistages et autres examens, je fus mise en quarantaine. Dans la salle pleine, durant le court laps de temps entre leur arrivée et leur départ, des personnes par centaines, épuisées et effrayées, devenaient comme des amis d'enfance, parfois sans même se parler. On communiquait surtout avec les yeux, et chaque regard avait les allures d'un silencieux appel au secours, ou d'un « ça va bien aller ». Je voulais tous les inviter à prendre un verre, à aller au samba, à célébrer le chaos de notre ville.

XVI. Je reviens sous peu

Vous risquez de trouver cet épilogue trop brusque, mais la fin de ces mémoires est aussi soudaine que ma fin elle-même – on ne contrôle jamais la façon dont la mort se présente à nous.

Contrairement à ce que prétendent certains témoignages respectables, je n'ai pas du tout vu ma vie défiler devant mes yeux dans les instants qui ont précédé mon sommeil éternel. Aucune crise existentielle n'est venue remettre en question le but et le sens de mon existence : simplement, je m'ennuyais et j'avais envie d'un verre de bière.

Après quelques jours passés dans la salle d'attente de l'hôpital, j'appris d'une infirmière la libération d'un lit aux soins intensifs ; on me laisserait mon téléphone quelques minutes avant de m'y amener.

Perdue dans la profusion des notifications et manquant de temps pour donner et demander des nouvelles, je devais faire de très difficiles choix. Je décidai donc d'envoyer un petit message à Oswaldo lui disant respectueusement d'aller se faire foutre, puis je partageai avec mes amis le lien vers *Na Cadência do Samba*, avec ce bref commentaire : « Je reviens sous peu. »